



HAL
open science

“ L’émergence des supporters ”ultras” en France ”

Nicolas Hourcade

► **To cite this version:**

Nicolas Hourcade. “ L’émergence des supporters ”ultras” en France ”. Manuel Boucher; Alain Vulbeau. Emergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations ?, 13, L’Harmattan, p. 75-89, 2003, Débats Jeunesse, 2-7475-4483-4. hal-01847995

HAL Id: hal-01847995

<https://hal.science/hal-01847995>

Submitted on 13 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'émergence des supporters « ultras » en France

Nicolas Hourcade

Résumé

Les comportements des supporters de football et le sens qu'ils accordent à cette activité ont fortement évolué depuis les années 1960. Des supporters radicaux sont alors apparus, d'abord en Angleterre et en Italie, puis dans le reste de l'Europe. Pour ces fans extrêmes, le supportérisme constitue un enjeu en soi : ils se conçoivent comme des acteurs et non comme de simples spectateurs.

En France, le modèle italien des ultras s'est particulièrement développé. Ces ultras se structurent en associations et organisent, de manière intense et spectaculaire, le soutien à leur équipe. La compétition entre groupes n'est pas seulement symbolique (via les chants ou les animations) : il leur arrive de s'affronter violemment. Leur attitude s'avère ambivalente : ils cherchent une reconnaissance sociale mais entendent demeurer rebelles.

Cette pratique offre aux jeunes hommes issus de milieux sociaux variés qui s'y engagent des activités de loisirs, une vie de groupe, l'opportunité d'acquérir une identité personnelle et une cause à défendre. Elle constitue ainsi un moyen de réaliser l'impératif moderne d'être soi, d'être l'acteur de sa propre vie. Elle s'inscrit également dans le contexte général d'émergence de la jeunesse comme classe d'âge.

Citer ce document / Cite this document :

Hourcade Nicolas. L'émergence des supporters « ultras » en France. In: Émergences culturelles et jeunesse populaire. Turbulences ou médiations ? Paris : L'Harmattan, 2003. pp. 75-89. (Débats Jeunesses, 13);

https://www.persee.fr/doc/debaj_1275-2193_2003_ant_13_1_1143

Fichier pdf généré le 02/05/2018

L'ÉMERGENCE DES SUPPORTERS « ULTRAS » EN FRANCE

Nicolas HOURCADE

*Agrégé de sciences sociales, doctorant en sociologie,
université de Bordeaux II*

Résumé

Les comportements des supporters de football et le sens qu'ils accordent à cette activité ont fortement évolué depuis les années 1960. Des supporters radicaux sont alors apparus, d'abord en Angleterre et en Italie, puis dans le reste de l'Europe. Pour ces fans extrêmes, le supportérisme constitue un enjeu en soi : ils se conçoivent comme des acteurs et non comme de simples spectateurs.

En France, le modèle italien des *ultras* s'est particulièrement développé. Ces *ultras* se structurent en associations et organisent, de manière intense et spectaculaire, le soutien à leur équipe. La compétition entre groupes n'est pas seulement symbolique (*via* les chants ou les animations) : il leur arrive de s'affronter violemment. Leur attitude s'avère ambivalente : ils cherchent une reconnaissance sociale mais entendent demeurer rebelles.

Cette pratique offre aux jeunes hommes issus de milieux sociaux variés qui s'y engagent des activités de loisirs, une vie de groupe, l'opportunité d'acquérir une identité personnelle et une cause à défendre. Elle constitue ainsi un moyen de réaliser l'impératif moderne d'être soi, d'être l'acteur de sa propre vie. Elle s'inscrit également dans le contexte général d'émergence de la jeunesse comme classe d'âge.

Le football est un spectacle d'un type particulier : non seulement les spectateurs participent bruyamment, mais beaucoup se comportent en supporters et cherchent à infléchir le cours du match en encourageant

leur équipe favorite. Le supportérisme¹ est apparu tôt dans l'histoire de ce sport ; cependant, ses formes, sa place dans le monde du football et ses significations ont évolué. L'un des grands tournants est lié, notamment, à l'avènement de la jeunesse comme classe d'âge.

Modèles anglais et italien

Au cours des années 1960, dans les stades anglais, de jeunes supporters s'approprient l'une des tribunes situées derrière les buts et forment ainsi un *kop*. Ce nom (référence à une tribune d'un stade de Liverpool) désigne le secteur où se réunissent, debout, les supporters les plus actifs dans le soutien au club local. Jusque-là, les fans des deux équipes se mêlaient dans les gradins. Afin d'éviter les incidents entre supporters rivaux, désormais attachés à leur territoire, les autorités anglaises décident, à la fin de cette décennie, de réserver aux partisans des visiteurs un secteur protégé. En effet, dans les *kops* sont apparus les premiers groupes de *hooligans* s'en prenant physiquement aux fans adverses. Une véritable compétition, relayée par la presse, s'établit alors entre ces groupes. Du fait de la vigilance policière croissante, les heurts tendent à se déplacer hors des stades, et les affrontements avec les forces de l'ordre ainsi que les dégradations commises dans les villes se développent.

La violence des supporters n'est pas nouvelle. Elle se manifeste depuis les débuts du football, de manière plus ou moins marquée selon les époques et les pays. La nouveauté réside dans sa nature : à une violence spontanée, provoquée par une défaite ou une erreur d'arbitrage, succède une violence préméditée, largement indépendante des événements du match et suivant des codes partagés par ses protagonistes. Les sociologues distinguent ces deux types de violence et nomment *hooliganisme* la violence planifiée. Cependant, l'utilisation large et vague du terme *hooliganisme* par le sens commun et son caractère stigmatisant brouillent le sens de cette notion. Il paraît donc préférable de s'appuyer sur la distinction des deux formes de violence et de réserver le qualificatif de *hooligan* à des individus et à des groupes qui se désignent eux-mêmes comme tels.

À partir de la fin des années 1960, de jeunes Italiens s'inspirent des *kops* anglais et forment, dans les *virages*², des groupes de sup-

¹ Ce néologisme renvoie à l'ensemble des activités des supporters.

² Nom donné, en Italie et en France, aux tribunes longeant les buts, du fait de la forme arrondie des stades.

porters rapidement appelés *ultras*. Ils apportent à leur équipe un soutien intense, organisé et spectaculaire. Les groupes se structurent et vendent des cartes d'adhérent. Les manifestations d'encouragement sont encadrées par des meneurs munis de porte-voix. À l'image des fans sud-américains, ils réalisent, à l'entrée des joueurs sur le terrain, des animations (d'une complexité croissante au fil des années) avec des drapeaux, des voiles géants, des fumigènes, des confettis, des feuilles de couleur ou des ballons gonflables. Leur extrémisme s'exprime dans les noms choisis, dont beaucoup renvoient à la contestation juvénile de l'ordre établi et à l'agitation politique propres à l'époque : *Brigades*, *Collectif Autonome*, *Commando Ultra*... Les groupes se valorisent par leur prestation dans les tribunes, mais également par leur capacité à se « faire respecter » physiquement par les *ultras* adverses.

À la faveur des compétitions internationales et des images télévisées, ces types de supportérisme anglais et italien se répandent en Europe. Ils fonctionnent comme des modèles de référence, repris et adaptés par les autres supporters. Le modèle anglais est double. D'une part, ce sont les *kops*, où l'appartenance est informelle, l'ambiance spontanée et la violence occasionnelle en fonction de ce qui est perçu comme des « provocations » adverses. D'autre part, ce sont les *hooligans* (qui selon les pays se nomment *hools*, *casuals* ou *siders*), centrés sur la violence au point de se désintéresser parfois du match : alors que les *hools* anglais sont, dans l'ensemble, amateurs de football, de nombreux *hools* allemands respectent leur slogan « Les émeutes oui, le football non » et n'entrent pas dans les stades. Le modèle italien renvoie à des groupes structurés s'investissant dans le soutien à l'équipe et dans la vie du club, tout en adoptant une attitude radicale n'excluant pas la violence (mais ne la recherchant pas systématiquement, contrairement aux *hools*). Dans les années 1980, la domination du modèle anglais au nord de l'Europe et de l'italien au sud entretenait l'idée d'une nette séparation des deux modèles. S'ils sont bien distincts, ils s'influencent mutuellement ; de nombreux groupes européens cherchent à les combiner. Ces dernières années, le modèle *ultra* et les animations se sont répandus dans toute l'Europe ; inversement, des *ultras* italiens, comme ceux de Vérone, ont tenté de se rapprocher du style anglais.

Ces types de supportérisme transforment la physionomie des stades européens (qui ont désormais tous leur *kop*³ et leur secteur

³ Dans le monde du football, le *kop* désigne le secteur le plus animé du stade : il ne renvoie pas nécessairement au modèle anglais.

réservé aux fans visiteurs) et donnent un sens nouveau au supportérisme. En effet, ces supporters extrêmes veulent être des acteurs du monde du football, et non de simples spectateurs. Leur investissement dans cette activité est tel que celle-ci devient un centre d'intérêt, un enjeu à part entière. À la compétition entre équipes de football s'ajoute celle des tribunes, avec ses propres critères et hiérarchies. Dès lors, les pratiques *ultra* et *hooligan* se constituent chacune, à l'échelle européenne, en un « mouvement ». C'est-à-dire que les individus et les groupes qui s'engagent dans l'une de ces activités ont le sentiment d'appartenir à un même monde, avec ses règles, ses valeurs, ses préoccupations, son histoire, ses anecdotes, ses hauts faits, ses figures, ses réseaux, ses médias locaux, nationaux ou internationaux (fanzines, magazines, sites Internet). *Ultras* et *hools* se passionnent pour leur propre pratique et collectionnent les documents qui y ont trait : photos, articles de journaux, gadgets des groupes, médias spécialisés, livres... Le terme de mouvement (utilisé dans d'autres domaines comme la techno ou le hip-hop) met l'accent sur le caractère mouvant et évolutif de ces pratiques. Loin d'être figées, celles-ci s'adaptent au contexte local, national ou historique, et évoluent en permanence. Leur signification, subjective et objective, varie corrélativement. Ce n'est pas la même chose d'être *hooligan* en Angleterre et en France, ou d'être *ultra* en Italie en 1975 et en 2000. Ces mouvements se décomposent ainsi en scènes nationales. Quelle est leur situation dans notre pays ?

Ultras et hools français

Des supporters extrêmes commencent à se manifester en France au milieu des années 1980. Quelques bandes de *hooligans* se forment dans le Nord, notamment à Paris dans le *kop* de la tribune Boulogne. Des groupes *ultras* se créent dans plusieurs villes, surtout (mais pas seulement) dans le Sud : *Commando Ultra* à Marseille, *Boulogne Boys* à Paris, *Brigade Sud* à Nice, *South Wolf's* à Toulon, *Ultramarines* à Bordeaux... Ces formes de supportérisme apparaissent dans un contexte marqué par une forte stigmatisation des comportements agressifs autour des matchs de football, suite au drame du Heysel⁴. Les *hooligans* parisiens sont d'autant plus dépréciés qu'ils collent au

⁴ En 1985, dans ce stade de Bruxelles, trente-neuf supporters de la Juventus de Turin meurent dans un mouvement de panique provoqué par la violence de supporters de Liverpool.

stéréotype en affirmant haut et fort leur violence et leur racisme. Du fait de certaines attitudes provocantes, les *ultras* sont également perçus de manière négative et sont souvent assimilés aux *hooligans*.

Quinze ans plus tard, le modèle *hooligan* est toujours aussi discrédité. Par rapport à d'autres pays européens (comme l'Allemagne, la Belgique ou les Pays-Bas), il s'est très peu développé en France. En dehors de Paris, qui compte un important contingent de cent cinquante à quatre cents éléments durs selon les périodes et les matches, les groupes *hools* (à Lille, Lyon, Nantes ou Toulouse) n'ont que quelques dizaines de membres. Par conséquent, il n'existe pas de réelle scène *hooligan* en France. Les *hools* parisiens trouvent leurs adversaires les plus sérieux parmi les *ultras* français ou parmi les *hools* étrangers lors des matches internationaux.

En revanche, le mouvement *ultra* a connu un remarquable essor. Tous les clubs professionnels comptent désormais un ou des groupes de supporters s'inspirant de ce modèle ; en général, ce sont eux qui mènent l'ambiance dans les *kops*. Cet essor s'explique d'abord par la capacité des *ultras* à donner une meilleure image d'eux-mêmes. Ils se sont efforcés de se démarquer des *hooligans*, et de limiter la violence ou de la rendre moins voyante. L'expression d'idées d'extrême droite, fréquente chez certains groupes *ultras* à la fin des années 1980, a fortement décliné ; aujourd'hui, malgré la médiatisation de comportements xénophobes, les rares manifestations d'ordre politique dans les stades français consistent majoritairement en l'affirmation d'une position antiraciste (Hourcade, 2000). Parallèlement, les *ultras* ont démontré l'efficacité de leur mode de supportérisme. Leurs animations (appelées, à l'italienne, *tifos*) ont donné des couleurs aux stades ; elles sont appréciées au point que les clubs en organisent désormais eux-mêmes. Leur exigence de chants constants a renforcé l'ambiance. Leur volonté d'être présents lors des matches à l'extérieur a accru les effectifs des fans participant aux déplacements. Leur visibilité médiatique, leur constitution en mouvement ont offert des exemples à suivre et créé une émulation. L'intensité de leur activité, leur organisation en associations, leur désir d'être des interlocuteurs du club ont contribué à structurer et à développer un supportérisme français jusque-là bien plus faible que dans les autres grands pays européens. Les *ultras* ont également profité de l'amélioration des performances des équipes françaises (les clubs puis la sélection nationale) et de la tenue en France de la Coupe du monde 1998, qui ont rendu le football plus populaire et accru les affluences dans les stades. Si le mouvement a bénéficié de cette conjoncture fa-

vorable, il l'a aussi entretenue : en elle-même, l'activité des *ultras* attire du public, notamment des jeunes, dans les virages.

L'évolution et l'état du mouvement *ultra* français

Le mouvement *ultra* s'est développé sur l'ensemble du territoire, même dans des villes (comme Saint-Étienne ou Lens) où préexistait un supportérisme traditionnel hostile à la nouveauté du style italien. Le nombre de groupes et de membres, initialement réduit, a nettement augmenté. L'effectif des groupes varie en fonction du club suivi, de ses performances actuelles et passées, du nombre de groupes de supporters le soutenant, de la taille de l'agglomération, de la proximité de clubs concurrents, de la place du club dans l'espace local des sports (ainsi, le Toulouse Football Club pâtit de la concurrence du Stade toulousain, meilleur club de rugby français), ou de la politique des dirigeants à l'égard des fans : les groupes *ultras* comptent sensiblement plus d'adhérents quand ils bénéficient d'avantages comme des réductions sur l'abonnement annuel au stade. Les *Barbarians* havrais sont entre cinquante et cent vingt ; le *Roazhon Celtic Kop* de Rennes est passé d'une centaine de membres à près de trois cents avec le renouveau du club et les facilités accordées par les dirigeants ; les groupes parisiens ou bordelais comptent chacun plusieurs centaines de membres ; les *Magic Fans* stéphanois ont entre deux et trois mille adhérents, tandis que des groupes marseillais comme le *Commando Ultra* ou les *South Winners* sont environ cinq mille.

La pratique *ultra* a fortement évolué avec l'apprentissage du modèle italien et la progression régulière des performances des groupes. À l'origine, ceux-ci tentaient tant bien que mal d'attirer de nouveaux membres, de faire participer à leurs animations un public réticent, de produire des gadgets ou d'organiser quelques déplacements. Ils manifestaient une grande curiosité pour les *ultras* transalpins auxquels ils empruntaient de nombreuses idées (grâce au magazine spécialisé *Supertifo* et aux voyages effectués en Italie). Progressivement, le nombre d'adhérents, les ressources, les compétences, l'engagement des groupes ainsi que la réceptivité du public ont augmenté. La pratique *ultra* est devenue de plus en plus prenante : les activités sont désormais plus nombreuses (par exemple, les déplacements sont systématiques) et la participation des membres est plus souvent requise. Ainsi, certains groupes louent un local en ville : ce lieu facilite l'organisation, mais une présence régulière est attendue des membres actifs afin de le rentabiliser et de prouver que le groupe est fort et uni.

Dans les années 1980, les *ultras* savaient assez mal ce que faisaient leurs homologues adverses. Peu à peu, des réseaux de correspondance se sont mis en place, les *ultras* rivaux échangeant des photos, des fanzines, des gadgets, des informations. Cette base a permis l'écllosion de médias nationaux, dont le magazine *Sup Mag*, vendu en kiosque entre 1992 et 1995, qui a favorisé l'émergence du mouvement. Depuis quelques années, les sites et forums Internet ont pris le relais : si tous les *ultras* sont loin d'être connectés, ceux qui le sont informent largement autour d'eux. Par conséquent, les échanges entre membres de groupes adverses sont fréquents. Ainsi, après un match, les protagonistes débattent entre eux de leurs performances respectives, même quand ils se sont affrontés physiquement. Ces échanges et les rencontres dans et autour des stades ont contribué à former entre les individus et les groupes des relations d'amitié ou d'inimitié, d'intensité variable. L'état de ces relations peut se retourner rapidement : même amis, les groupes demeurent rivaux.

Ces inimitiés voire ces haines rendent difficile une unification nationale du mouvement. Pour se distinguer de la Fédération des associations de supporters, qui réunit les associations officielles et est inféodée au pouvoir sportif, des supporters autonomes ont tenté dans la seconde moitié des années 1980 de créer une Entente nationale des *kops* et des *ultras* ; loin de rassembler tous les groupes, elle s'est éteinte après 1992. Dans les médias *ultras* apparaissent régulièrement des messages prônant l'unité du mouvement et l'organisation de manifestations contre les dirigeants du football français et contre la loi Alliot-Marie de 1993 (qui punit notamment sévèrement l'utilisation de fumigènes) afin de défendre les intérêts communs aux *ultras* : ces appels restent lettre morte. Les *ultras* et *hools* des différents clubs ne parviennent pas non plus à encourager ensemble l'équipe de France, contrairement à certains de leurs homologues étrangers (anglais, allemands ou portugais). C'est donc au niveau local qu'ils défendent leur point de vue ; mais, même autour d'un club, l'unité entre groupes ne va pas de soi, du fait de la lutte pour la suprématie locale et de divergences dans les conceptions du supportérisme, ce qui a déjà provoqué des heurts (à Marseille, Saint-Étienne ou Paris). À l'échelle européenne, des initiatives anglaises ou italiennes rassemblent des supporters d'horizons divers, dont des Français, autour de projets comme la lutte contre le racisme : le nombre de participants est toutefois très limité.

En fait, le mouvement existe dans la participation à une même compétition, dans la rivalité. Il n'a pas de meneurs, de porte-parole

officiels reconnus par tous, qui pourraient promouvoir des actions collectives. Les différences entre les groupes sont telles que certains prétendent que la mentalité *ultra*, dont se prévalent ces supporters, n'existe pas. En réalité, il n'existe pas *une* mais *des* manières d'être *ultra*, d'autant que les groupes tentent de se montrer originaux ; cependant, tous s'inscrivent dans un même espace, avec ses enjeux particuliers, mais aussi ses débats et ses divergences.

***Ultras* et supporters traditionnels**

Les acteurs du mouvement se réfèrent à une forme de supportérisme *et* à un état d'esprit particulier. Or, le style *ultra* (animations, banderoles au nom des groupes, encadrement des chants par un meneur) rencontre un grand succès en France, y compris auprès de supporters connaissant peu la mentalité *ultra*. Les plus engagés dans le mouvement réservent donc le qualificatif d'*ultra* à ceux qui, selon eux, en respectent les préceptes. Cependant, cette volonté de classer, de délimiter ceux qui sont *ultras* se heurte à l'absence d'accord sur des critères clairs définissant ce qu'est un *ultra* : sur ce sujet, les débats entre acteurs sont récurrents et sans fin. Pourtant, l'analyse permet de mettre en évidence des caractéristiques propres aux *ultras*. Des types purs de supportérisme sont alors distingués. Ainsi, l'espace des associations de supporters encourageant fortement leur équipe est structuré autour de deux pôles.

D'un côté, le supportérisme « traditionnel ». Ces groupes réunissent des personnes de tous âges, majoritairement d'âge mûr. Leur style s'inspire des *kops* anglais et du folklore local. Très colorés et attachés aux anciens modes de supportérisme, ces fans ne veulent pas d'animations à l'italienne : ils se contentent d'agiter des drapeaux. Ils défendent une certaine idée du *fair play* ; s'ils n'hésitent pas à insulter adversaires et arbitres, ils refusent la violence physique. Ils forment des associations dites « officielles », proches des dirigeants et développant une vision consensuelle du club. Les supporters se doivent d'aider les joueurs et les dirigeants : ils ne les critiquent jamais ouvertement. S'ils valorisent le soutien qu'ils apportent au club, l'objet principal de leur passion demeure le football et leur équipe.

De l'autre, le supportérisme *ultra*. Ces groupes sont centrés sur une classe d'âge : leurs membres sont essentiellement des jeunes de 16 à 30 ans. Ils adoptent le style italien et cherchent à se distinguer des « bouffons » qui selon eux se ridiculisent en se déguisant pour aller au stade. L'aspect spectaculaire de leur style et la sobriété de leur tenue

vestimentaire (croissante avec le développement du mouvement) témoignent de leur désir d'être visibles (la banderole du groupe doit être bien en évidence) et respectés, même si c'est en inspirant la crainte. Ils rejettent le *fair play* qu'ils considèrent comme hypocrite. Le football est un combat : tout est bon pour discréditer l'adversaire. La violence physique est acceptable, sous certaines conditions et dans certaines circonstances. Ils forment des associations « indépendantes » généralement reconnues par les dirigeants mais affirmant haut et fort leur point de vue, surtout quand il est différent de celui du club. En cherchant à se constituer en acteurs autonomes et à jouer un rôle de contre-pouvoir, ils prônent une vision conflictuelle du club. S'ils aiment le football et leur club, leur passion se porte principalement sur leur groupe et leur mouvement.

Concrètement, les groupes de supporters engagés se situent entre ces deux pôles, plus ou moins proches de l'un d'entre eux. Il est rare qu'ils « collent » complètement à un type. Ainsi, les groupes s'affirmant *ultras* ne sont pas toujours aussi autonomes qu'ils le prétendent. En fait, se reconnaissent entre eux comme *ultras* les groupes qui cherchent à s'intégrer au mouvement et, de ce fait, partagent implicitement des références et des représentations. Inversement, de nombreux groupes adoptent le style *ultra* mais pas (ou peu) la mentalité. Les *Yankee* et *Dodger's* de Marseille sont un bon exemple de groupes se situant entre les deux pôles. Ils réalisent des animations, n'hésitent pas à s'opposer aux dirigeants et sont souvent solidaires des groupes *ultras* marseillais (*Commando Ultra*, *Winners*, *Marseille Trop Puissant*, *Fanatics*). Cependant, leur structure est plus familiale, leur style plus traditionnel. Ils évitent généralement la violence physique. Leur passion est centrée sur l'OM ; ils connaissent mal le mouvement *ultra* en dehors de Marseille. Les groupes adverses avec lesquels ils sympathisent sont plutôt traditionnels. Quasiment absents des médias *ultras*, ils ne sont pas considérés par les *ultras* français comme faisant partie du même monde qu'eux.

De même, à l'intérieur des virages, la distinction est faite entre les « vrais » *ultras*, imprégnés de la mentalité, et les adhérents et sympathisants qui se contentent de suivre certaines initiatives des membres actifs. En effet, les niveaux d'engagement des supporters sont diversifiés. Une minorité s'investit fortement dans la pratique *ultra*. Ainsi, parmi les quatre mille fans debout dans le virage sud bordelais, un bon millier est membre d'une des associations *ultras*, deux cents sont régulièrement actifs, une soixantaine participe aux incidents et une vingtaine a des responsabilités importantes. Si de nombreux suppor-

ters français côtoient le modèle *ultra*, leur intérêt pour le mouvement est variable.

La curiosité, l'envie de faire partie des supporters les plus engagés poussent des jeunes à rejoindre les groupes *ultras*. Ceux qui s'y investissent acquièrent, au contact des plus anciens, de nouvelles motivations, des principes de justification de leur pratique, des attitudes corporelles...

Qui sont ces membres actifs des groupes *ultras* français? Entre 80 % et 90 % sont des garçons. C'est que le football a été longtemps perçu comme un loisir exclusivement masculin et que le monde *ultra* met en avant des valeurs masculines traditionnelles, tels la virilité, la force physique, le courage ou l'honneur. Des filles y trouvent leur place, mais restent cantonnées dans un rôle subalterne.

Les *ultras* sont jeunes : la majorité d'entre eux a entre 18 et 25 ans, certains étant légèrement plus ou moins âgés. C'est que le mouvement se définit comme jeune et que ses activités nécessitent du temps et de l'énergie. Après 25 ans, la plupart des membres actifs quittent le groupe ou modèrent leur engagement, du fait notamment des contraintes de leur vie professionnelle et familiale ; certains désirent toutefois ne pas couper complètement avec ce milieu afin de conserver des moments où ils peuvent se comporter comme quand ils étaient « jeunes ». Les membres très impliqués âgés de plus de 25 ans ou 30 ans le sont quasiment tous de longue date ; ils ont choisi, de manière plus ou moins libre, de privilégier la pratique *ultra* sur l'engagement professionnel ou familial.

Les groupes *ultras* sont essentiellement composés de Blancs, à quelques exceptions près comme des groupes marseillais ou parisiens du virage Auteuil. C'est qu'une image politisée demeure accolée aux *ultras* et que les jeunes maghrébins ou noirs s'investissent plutôt dans d'autres activités.

Contrairement aux idées préconçues, l'origine sociale des *ultras* (et aussi des *hools*) est variée. Les enquêtes montrent qu'ils sont issus de divers milieux sociaux, essentiellement populaires et moyens. En moyenne, leur parcours scolaire est comparable à celui des jeunes de leur âge : beaucoup sont étudiants. Cette pratique (facilement accessible puisque l'assistance aux matchs est un loisir répandu) ne concerne donc pas seulement des jeunes en difficulté sociale ; mais la manière de s'y engager est souvent liée au niveau d'études⁵.

⁵ Pour des données précises et une analyse plus approfondie du monde *ultra* (proposant des exemples de pratiques et de normes), se reporter à la bibliographie en fin d'article.

Une pratique structurante

En s'organisant autour du calendrier sportif, la pratique *ultra* propose des activités qui scandent et occupent le temps libre. Elle offre un espace où « se défouler » et vivre des émotions fortes. L'engagement dans le soutien à l'équipe suscite un investissement physique et fait vivre le match intensément, dans un état proche de la transe. Les déplacements sont l'occasion de partir en groupe à l'aventure, de faire la fête avec ses copains, d'adopter des comportements transgressifs (beaucoup d'*ultras* volent quand ils s'arrêtent sur une aire d'autoroute). La consommation d'alcool et de drogue (souvent douce, parfois dure) renforce l'excitation. En cas d'antagonisme avec les *ultras* adverses, la tension est accrue par la possibilité d'incidents. Cette pratique offre aussi une vie de groupe et des relations amicales. Les membres actifs forment une véritable bande, développant une rhétorique de la « famille ». D'où des liens forts entre les individus, mais aussi des conflits ; ceux qui ne se conforment pas aux règles sont exclus. L'engagement dans un groupe permet également d'être reconnu personnellement, d'être identifié par des traits caractéristiques, d'acquérir une place et une importance dans un milieu. Enfin, cette activité fixe des buts : chaque groupe construit sa propre cause et donne à son action un sens qui dépasse parfois le monde du football (notamment dans la défense d'une identité locale ou nationale).

Ainsi, au-delà du partage de moments de sociabilité, l'engagement d'*ultra* a une dimension socialisatrice. C'est un moyen de s'affirmer, de construire sa personnalité. C'est aussi l'occasion d'apprendre des règles de vie communes : pour s'intégrer, il est nécessaire de respecter les autres membres, le groupe – son matériel, son local – et les normes que celui-ci prône. De plus, cette pratique initie à l'action collective, d'autant que les réalisations sont concrètes (animations, gadgets, fanzines...) et procurent des satisfactions immédiates. Elle permet également d'acquérir des compétences utiles dans d'autres sphères sociales : il faut gérer les comptes, démarcher des entreprises, rédiger et mettre en page un fanzine ou être responsable d'un déplacement. Cette socialisation se fait donc entre pairs, dans des lieux (virage, bus en déplacement, local) que le groupe tente de constituer en zones autonomes, plus ou moins temporaires⁶.

⁶ Pour reprendre l'expression d'Hakim Bey (*TAZ, zone autonome temporaire*, L'Éclat, 1997) popularisée par le mouvement techno.

Un monde ambivalent

Alors que les *hools* se construisent une image univoque de « mauvais garçons » (essentiellement préoccupés par la violence, ils s'investissent peu dans le soutien à l'équipe et ne forment pas d'associations formelles), les *ultras* sont ambivalents. Ils se comportent de manière « chaotique », comme des fanatiques, et ordonnée, encadrée. Ils expriment leur haine de l'adversaire, sont violents, et s'organisent en associations au point de mener parfois des actions sociales (comme des collectes d'argent pour des associations caritatives). Ils se présentent comme les supporters les plus fidèles et ils manifestent violemment leur colère en cas de mauvais résultats récurrents. Ils aiment utiliser la parodie et la dérision pour dénigrer leurs adversaires, ils se moquent parfois d'eux-mêmes, de leur club, de leur mauvaise foi ; mais ils considèrent leur engagement de supporters comme très sérieux (Mignon, 1998b) et n'ont pas toujours de distance critique à leur rôle d'*ultra* (les préceptes *ultras* tendent à devenir des impératifs rarement remis en cause). Ils se veulent anticonformistes et le sont parfois de manière stéréotypée⁷. Ils souhaitent être reconnus socialement (par les dirigeants, les journalistes), mais ils craignent d'être récupérés, institutionnalisés. Le désir des dirigeants du football de voir les *ultras* ne développer que leurs « bons » côtés est donc irréaliste. La transgression, l'ambivalence sont consubstantielles à leur monde.

À cette ambivalence des *ultras* répond celle des dirigeants à leur égard. Au-delà d'importantes différences d'un club à l'autre, les dirigeants apprécient le soutien que les *ultras* apportent à l'équipe et ils acceptent de coopérer avec eux tout en regrettant leurs débordements qui causent parfois des amendes au club (en cas de violences ou d'allumage de fumigènes). Surtout, les *ultras* gênent les dirigeants parce qu'ils sont bien plus difficilement contrôlables que les supporters officiels. L'émergence du mouvement *ultra* pose le problème de la place des supporters au sein du club. En présentant le public comme le nécessaire « douzième homme » de l'équipe, les dirigeants et les journalistes spécialisés le constituent en acteur. Pourtant, ils refusent généralement à cet acteur toute participation à la gestion du club ; le supporter doit apporter son aide vocale et financière, en

⁷ H. Lagrange (*Les Adolescents, le sexe, l'amour*, Syros, 1999, p. 209) note que la recherche de l'originalité à tout prix peut éloigner de l'originalité : certains jeunes sont « méticuleusement grunge ou impeccablement punk ».

échange de quoi il se contente de la reconnaissance des joueurs et des dirigeants. Le club est une « famille » à laquelle les supporters doivent avoir le sentiment d'appartenir ; cependant, le pouvoir demeure entre les mains du comité directeur, et notamment du président qui incarne la figure du *pater familias*, du patron⁸. L'attitude des dirigeants est ambiguë. Ils hésitent à présenter le club comme une entreprise : les supporters sont plus que des consommateurs. Mais ils ne le conçoivent pas de manière démocratique, ce qui supposerait que les supporters aient réellement leur mot à dire et par exemple qu'ils élisent les dirigeants, comme c'est le cas dans certains grands clubs espagnols ou portugais. Ainsi, le désir des *ultras* de participer à la vie du club se heurte au souci des dirigeants de demeurer les seuls maîtres d'œuvre. L'intégration des *ultras* au monde du football ne peut être totale, du fait, d'une part, de leur désir de demeurer rebelles et, d'autre part, des réticences des dirigeants et des autorités à les responsabiliser (comme en témoigne l'interdiction des fumigènes).

Un mouvement moderne

Contrairement à une perception répandue, selon laquelle il serait barbare, archaïque ou régressif, le supportérisme extrême apparaît comme un phénomène moderne, y compris dans sa manière de faire groupe, sa recherche de traditions, sa soif d'émotions et ses formes violentes. Les mouvements *ultra* et *hooligan* sont caractéristiques de notre époque (au-delà de leur capacité à manier les moyens de communication les plus sophistiqués, qui surprend souvent les observateurs). D'abord, ils sont propres à la jeunesse actuelle. Ni adolescents, ni adultes, ces jeunes supporters éprouvent leur autonomie, sans assumer toutes les responsabilités de l'âge adulte, avec ce que cela suppose, dans le sens commun, de pondération et de résignation. Ils ont la possibilité, mais aussi l'obligation, de se construire, par diverses expérimentations, une identité qui n'est plus donnée⁹. Leur opposition aux dirigeants du football est aussi un conflit de générations. De plus, le comportement de ces supporters montre qu'ils ont intériorisé l'injonction moderne d'être soi, d'être l'auteur de sa propre vie (Ehrenberg, 1991) : le foot-

⁸ Cette attitude contradictoire des dirigeants est bien mise en évidence par C. Korr dans le cas du club anglais de West Ham : « Une rhétorique de la famille », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 103, 1994, p. 56-61. La condamnation médiatique de l'influence des fans de l'OM sur leur club est également révélatrice.

⁹ O. Galland, *Sociologie de la jeunesse*, Armand Colin, 1991.

ball est le lieu où ils deviennent visibles, où ils se constituent en acteurs, où ils se réalisent en éprouvant la sensation de vivre pleinement une passion choisie. Ainsi, ils participent à la culture de masse, mais en la détournant au moins en partie : ils y créent leur propre place, ils y affirment leur autonomie et leur singularité.

Le rapport de ces supporters au monde du football, et plus largement au monde social, oscille entre la participation et le retrait. Ils sont tentés d'affirmer leur existence, par une violence ostensiblement visible (dans le cas des *hools*) ou par l'affirmation de leur point de vue sur leur club et leur sport, ce qui débouche parfois sur une contestation argumentée. Mais ils sont aussi tentés par un repli sur leur propre monde, sur le « terrain de jeu en dehors de la société¹⁰ » qu'ils ont créé, ce qui peut les amener à ne se préoccuper que d'eux-mêmes, à se couper du reste du public, des joueurs ou des dirigeants, et à ne médiatiser leurs actions qu'au sein de leur mouvement.

L'étude du supportérisme extrême, particulièrement du mouvement *ultra*, doit prendre en compte ces ambivalences. Ces supporters ne sont pour la plupart pas ces jeunes ne sachant pas se comporter tant au stade que dans la vie courante stigmatisés par le sens commun. Beaucoup sont correctement intégrés dans la société et alternent les modes de comportement selon les sphères dans lesquelles ils sont impliqués : leurs transgressions ne renvoient alors pas tant à une méconnaissance des règles qu'à une volonté de ne pas les respecter dans un cadre particulier, le football, où ils en forgent de nouvelles. L'analyse ne peut se limiter à leurs comportements déviants mais doit intégrer toutes les dimensions de leur pratique afin d'en restituer la cohérence et les contradictions. En effet, au-delà de simples transgressions, « ces turbulences dans les virages des stades témoignent du retour de la jeunesse sur le devant de la scène sociale et de l'émergence de formes d'engagement qui ne se coulent pas dans le moule traditionnel » (Bromberger, 1998, p. 119).

Bibliographie

BROMBERGER C., 1996, « La passion partisane chez les *ultras* », *Cahiers de la sécurité intérieure*, n° 26, p. 33-46.

BROMBERGER C., 1998, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Bayard.

BROUSSARD P., 1990, *Génération supporter*, Robert Laffont.

¹⁰ Propos d'un membre des *Winners* marseillais cités par C. Bromberger (1998, p. 116).

- CARPENTIER-BOGAERT C., DEMAZIÈRE D., MAERTEN Y., NUYTENS W. et ROQUET P., 1998, *Le Peuple des tribunes*, Béthune, Musée d'ethnographie régionale.
- EHRENBERG A., 1991, *Le Culte de la performance*, Calman-Lévy.
- ÉLIAS N. et DUNNING E., 1994, *Sport et Civilisation*, Fayard.
- GOVAERT S. et COMERON M., 1995, *Foot et Violence*, De Boeck Université.
- HOURCADE N., 1998, « La France des “ultras” », *Sociétés et Représentations*, n° 7, p. 241-261.
- HOURCADE N., 2000, « L'engagement politique des supporters “ultras” français », *Politix*, n° 50, p. 107-125.
- MIGNON P., 1998a, *La Passion du football*, Odile Jacob.
- MIGNON P., 1998b, « Faire corps : supporters ultras et hooligans dans les stades de football », *Communications*, n° 67, p. 45-58.